



## Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2011

Senses of the South / Référendums populaires

---

# Exposition Lewis W. Hine : Entretien avec Agnès Sire, Directrice de la Fondation Cartier-Bresson, le 13 octobre 2011

À la Fondation Cartier-Bresson (en partenariat avec la Terra Foundation for American Art), 7 septembre au 18 décembre 2011

Frédéric Perrier

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5372>

ISSN : 1765-2766

### Éditeur

AFEA

### Référence électronique

Frédéric Perrier, « Exposition Lewis W. Hine : Entretien avec Agnès Sire, Directrice de la Fondation Cartier-Bresson, le 13 octobre 2011 », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2011, mis en ligne le 07 janvier 2012, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5372>

---

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

## *Exposition Lewis W. Hine : Entretien avec Agnès Sire, Directrice de la Fondation Cartier-Bresson, le 13 octobre 2011*

À la Fondation Cartier-Bresson (en partenariat avec la Terra Foundation for American Art), 7 septembre au 18 décembre 2011

Frédéric Perrier

---



Une famille italienne à la recherche d'un bagage égaré, Ellis Island, 1905

© Lewis Hine / collection George Eastman House, Rochester

F.P : Agnès Sire, pourquoi avoir choisi de consacrer une exposition à Lewis Hine ?

A.S : La programmation est très intuitive, je l'assume. J'en parle avec la Présidente de la Fondation, Martine Franck Cartier-Bresson, et nous sommes en général d'accord. Cela faisait plusieurs années que je voulais monter une exposition sur Lewis Hine mais la

George Eastman House [où se trouvent les tirages de Lewis Hine déposés par Walter Rosenblum, alors Président de la Photo League] ne nous proposait que des expositions de tirages modernes, et notre seule institution n'était pas suffisante pour mettre en branle toutes les recherches d'archives disponibles aux États-Unis. Mais la Fundación Mapfre à Madrid ainsi que le Nederlands Fotomuseum à Rotterdam se sont intéressés à ce projet : Alison Norsdtröm, Conservatrice de la George Eastman House à Rochester, a alors considéré qu'avec trois lieux en Europe, une exposition pouvait être organisée. Nous sommes donc partis tous les trois à Rochester en juin 2009.

F.P : Comment s'est opéré le choix des clichés déposés à la George Eastman House ?

A.S : La George Eastman House a récupéré le fonds de la Photo League. Dans les tirages réservés, nous avons sélectionné les plus modernes possibles et écarté parmi les anciens ceux qui étaient trop abîmés. Par ailleurs, l'espace de la fondation Henri Cartier-Bresson n'est pas très grand mais nous avons quand même réussi à exposer 160 tirages, car ils sont de petit format. Nous avons décidé de ne travailler qu'avec la George Eastman House qui possède le fonds le plus riche. On aurait pu également emprunter des tirages au MoMA de New York ainsi qu'au Metropolitan, mais cela aurait engendré des coûts supplémentaires.

F.P : Cette collaboration entre musées est-elle une chose habituelle à la Fondation Cartier-Bresson ?

A.S : Oui, tout à fait. L'exposition Irvin Penn, par exemple, avait été faite en collaboration avec le Musée de l'Élysée, à Lausanne et les œuvres provenaient du Getty. Pour les grandes expositions comme celles-ci, qui doivent traverser l'Atlantique, il faut être plusieurs car le transport des photographies des États-Unis vers l'Europe coûte très cher.

F.P : Parmi les photographes de son époque, comme définiriez-vous Lewis Hine ? Quel est pour vous son trait le plus marquant ?

A.S : Je pense que les sujets qu'il a traités sont d'une très grande actualité, c'est aussi cela qui fait que les gens s'y intéressent. Le public se rend compte que le travail des enfants existe toujours, de même que l'immigration.

Le fait d'avoir traité ses sujets comme un militant est intéressant. Hine défendait vraiment une cause : lorsqu'il travaillait pour le National Child Labor Committee, ce qu'il cherchait n'était autre que l'abolition du travail des enfants. C'était quelqu'un de très déterminé. On a toujours dit que s'il n'avait pas participé à la FSA [Farm Security Administration], c'est parce qu'il ne voulait pas se défaire de ses négatifs et renoncer à ses prérogatives. Il voulait choisir lui-même ses photos diffusées dans la presse afin de défendre la cause à laquelle il croyait. Il ne faisait pas des beaux tirages comme on en faisait à l'époque, cela ne l'intéressait pas. Ce n'est pas pour autant qu'il se moquait de leur qualité, car bien sûr, il prêtait tout à fait attention à leur composition.



Fileuse dans une usine de Nouvelle-Angleterre, 1913

© Lewis Hine / collection George Eastman House, Rochester

F.P : On sait que lorsque Lewis Hine travaillait à l'Ethical Culture School à New York, il a amené ses classes au 291, la galerie de Stieglitz, qui fut à l'origine du courant « pictorialiste ». Pouvez-vous nous expliquer la différence d'approche entre ces deux types photographes ?

A.S : Stieglitz travaillait énormément ses tirages et traitait la photographie un peu comme une peinture, en soignant toutes les nuances. Il ne se préoccupait pas de sujets sociaux même s'il a fait beaucoup pour faire évoluer la photographie en tant que médium. Stieglitz et Hine avaient des préoccupations aux antipodes l'une de l'autre.

F.P : Vous vous rappelez qu'en 1939, il y a eu une rétrospective sur l'œuvre de Lewis Hine organisée par Elizabeth McCausland et Berenice Abbott au Riverside Museum de New York et qui n'a pas eu le succès escompté – la photo n'était pas sans doute ce qu'elle était aujourd'hui, mais Hine était-il le seul photographe intéressé par le documentaire social à l'époque ?

A.S : Il y en a d'autres qui se sont intéressés à ce sujet, comme l'Écossais Thomas Annan à la fin du 19e siècle, mais aussi le Danois Jacob Riis, immigré aux États-Unis et aîné de vingt ans de Lewis Hine. Jacob Riis est peut-être moins direct. Je trouve que Hine a une modernité dans sa frontalité, sa façon de saisir les regards. C'était un exploit, vu les appareils avec lesquels il travaillait qui étaient eux aussi assez démodés. Il s'agissait d'appareils en bois qu'il fallait dévisser à chaque fois que l'on voulait passer du vertical à l'horizontal. Il aurait pu travailler avec un matériel plus moderne.

F.P : Est-ce qu'il y a des photographes contemporains que l'on peut rapprocher de Lewis Hine ?

A.S : Sebastião Salgado, le photographe Brésilien qui a aussi photographié les migrants, les mineurs ou bien les victimes de la famine, d'une part. Le premier livre de Hine traite de l'homme au travail [*Men at Work*], ce qui est aussi le cas de Salgado, qui photographie également, comme lui, les réfugiés. Cependant leur style est très différent : Salgado est presque pictorialiste en ce sens qu'il travaille beaucoup la lumière, l'éclairage. Hine lui ne cherchait pas trop cet effet. En plus, il n'en n'avait guère les moyens car comme il le dit, lorsqu'il photographiait à Ellis Island, le temps qu'il retourne son appareil, les gens avaient disparu. Pire encore, derrière la fumée de son flash à la poudre de magnésium,

il ne les voyait plus. Eugene Smith, le photojournaliste Américain qui comme Hine a photographié la ville de Pittsburgh, a aussi suivi cette thématique. Mais Smith est plus proche de Salgado, qui retravaillait également beaucoup ses tirages. Cela ne veut pas dire que Lewis Hine ne le faisait pas, mais il voulait qu'ils soient selon ses termes « plus réels que la réalité elle-même ». La réalité n'était pas forcément jolie et il ne voulait pas l'enjoliver. Lorsqu'il fait de la photographie de rue, Hine se rapproche plus de la spontanéité d'Helen Levitt.



Empire State Building avec « la boule » de levage, vers 1930-1931

© Lewis Hine / collection George Eastman House, Rochester

F.P : Est-ce qu'il y a une période chez Lewis Hine qui vous intéresse plus qu'une autre ?

A.S : Oui, ses photos du New Deal, les dernières images de l'exposition, qui malheureusement ne sont pas très nombreuses. J'aime beaucoup ses photos des Noirs, celles d'Ellis Island, et celles des enfants au travail. Je rappellerai enfin que lorsqu'il sillonnait les États-Unis pour le National Child Labor Committee, Lewis Hine était un véritable enquêteur. Il prenait des notes sur tout ce qu'il voyait. Par exemple, la hauteur des boutons de sa veste lui permettait de mesurer les enfants. C'était un bonhomme mince et fluët, dont la petite taille lui permettait cette complicité avec eux, perceptible dans les images. Il utilisait aussi d'autres subterfuges pour s'introduire sur les lieux où travaillaient les enfants.

F.P : Oui, il se faisait passer pour un vendeur de Bibles ou un agent d'assurances... Dernière question enfin, comment est reçue cette exposition ?

A.S : Le public est très réceptif, intéressé. Nous avons eu près de 7000 visiteurs dès le premier mois, ce qui très encourageant.

---

## INDEX

**Thèmes :** Trans'Arts